

BULLETIN
DE L'INSTITUT D'ÉGYPTE

TOME XI

SESSION 1928-1929



LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

1930

LE
TOMBEAU DE SELMĀN EL-FĀRISĪ
(COMPAGNON DU PROPHÈTE)

PAR

S. E. AHMED ZĒKI PACHA ⁽¹⁾.

Est-ce une découverte?

— Non, puisque tous les habitants de la région le savent et le connaissent, sauf bien entendu le monde extérieur et les corps savants.

S'agit-il d'un tombeau?

— Non encore, puisque c'est une sorte d'hypogée taillé dans le roc, que j'ai visité l'été dernier, au cours de mes pérégrinations à travers la Palestine méridionale.

Quel est donc ce Selmān?

— Revenons à l'aurore de l'Islam.

*
* *

Parmi les adeptes les plus fervents de la nouvelle doctrine unitaire, on rencontre une trinité, étrangère à l'Arabie, qui représentait les pays les plus civilisés d'alors : l'abyssin *Bilāl*, le grec *Soheib* et le persan *Selmān*.

Seul, le dernier nous occupera aujourd'hui.

*
* *

Son enthousiasme n'avait d'égal que sa dévotion, et son esprit d'initiative ne le cédait en rien à une bravoure à toute épreuve. Ajoutez à cela

⁽¹⁾ Communication présentée à l'Institut dans sa séance du 19 novembre 1928.

une modestie sans exemple et un détachement complet des choses de ce monde.

Quel est son père? Quelle est sa famille? Où et quand naquit-il?

Autant de mystères! En sait-on davantage sur le compte de Pentaour, d'Homère ou de certains disciples de Jésus et de Muḥammed?

— Quel est ton père? lui demanda-t-on un jour.

— Je suis Selmān, fils de l'Islam et enfant d'Adam.

— Et ta ville natale?

— Mais c'est Fāris ⁽¹⁾.

Et cependant, on lui fabrique une généalogie de cinq pères consécutifs qui auraient pour premier auteur un certain prince chimérique du nom de Ab ⁽²⁾.

Et cependant encore, on fait disputer à deux villes de la Perse l'honneur de l'avoir vu naître.

Et cependant enfin, on lui confie durant sa première jeunesse la garde du feu sacré dans une pyrée quelconque, que l'on ne désigne pas autrement.

De guèbre, il devient chrétien pour embrasser, en définitive et pour toujours, la religion de Muḥammed. D'aucuns, parmi les biographes, nous affirment qu'épris de la vraie foi, il aurait successivement adoré une quinzaine de dieux, avant de se prosterner définitivement devant Allah ⁽³⁾.

Dans ce but, il aurait fui d'abord le toit paternel pour chercher le salut de son âme dans une église chrétienne. Ramené au bercail, il ne tarda pas à quitter la ville natale et, ensuite, les différentes provinces de la Perse. Il pérégrina à travers monts et vaux pour se fixer en Syrie.

De là, il passa à Mawṣil (Mossoul), en Mésopotamie, et ensuite à la ville d'Amorium, dans l'intérieur de l'Asie Mineure.

Partout, il se mettait au service des évêques et de saints personnages. Son dernier maître, qui savait sa passion pour découvrir la vraie religion,

⁽¹⁾ La Perse tout entière ou seulement la province du Fars=Pars.

⁽²⁾ On voit dans ce nom un délicieux jeu de mots Arabo-Persan. Tandis qu'en arabe le vocable *Ab* désigne le *Père*, il signifie en persan l'*Eau*, source de toute vie.

⁽³⁾ Safadi, dans son *Dictionnaire biographique*, dit que Selmān avait été successivement l'esclave de quelques quinzaines de maîtres سيد. C'est intelligent et intelligible. Mais la majorité des biographes affirment que ce sont des divinités diverses رب.

lui conseilla, au moment où il trépassait, de se rendre en Arabie, pays qui était sur le point de voir éclater la lumière du nouveau Prophète, celui-là qui clôturera pour toujours la série des envoyés de Dieu.

Selmān ne manqua pas de profiter de la première occasion pour se confier à une caravane qui se rendait justement au Hidjaz.

Ici, et à partir de ce moment, nous entrons dans le domaine de l'histoire, sans pouvoir pourtant fixer une date certaine.

Comme prix du voyage, Selmān avait remis aux chefs de la caravane les quelques vaches et brebis qu'il avait gagnées à la sueur de son front. Cependant, ces mêmes chefs ne tardèrent pas, une fois arrivés près de La Mecque, à vendre le pauvre Selmān à un juif de la ville sainte, qui, à son tour, le revendit à un autre juif de Médine.

Peu après, cette dernière ville offrait asile, hospitalité et protection au Prophète, persécuté par ses concitoyens de La Mecque.

Saint Paul avait naguère trouvé son chemin de Damas, et voici que le globe-trotter persan avait fini, lui aussi, par trouver son chemin de Médine.

Il reconnaît dans et sur la personne de Muḥammed les signes non équivoques qui lui avaient été annoncés et prédits par son dernier maître.

Et c'est ainsi qu'il devient un des adeptes les plus zélés de l'Islam. Grâce au concours du Prophète et de la communauté musulmane, l'esclave a pu se racheter pour conquérir sa liberté, pleine et entière.

Il avait donc contracté une dette de reconnaissance dont il s'est acquitté, toute sa vie durant, envers la nouvelle religion et ses adeptes.

Dans toutes les expéditions militaires du temps du Prophète, on voit Selmān toujours aux premières lignes.

Du temps du Prophète, ainsi que sous le khalifat d'Abou Bekr, la communauté islamique menait une vie absolument patriarcale, et partant elle ignorait le fisc, et ne pouvait concevoir ce qu'était un trésor public. Chacun pourvoyait à ses propres besoins, et la personne aisée devait partager, à titre égalitaire, ses recettes, plus ou moins modestes, avec un ou plusieurs camarades. C'est ainsi que le Prophète avait établi le lien de fraternité entre Selmān et Abou-l-Darda', riche personnage de Médine.

C'est grâce à Selmān que la ville de Médine a pu échapper à l'invasion d'une formidable armée des idolâtres coalisés de La Mecque. En effet, sur son conseil, la place avait été entourée d'un fossé dont le nom persan *khandak*,

a pris, dès lors, droit de cité dans le vocabulaire arabe. A cette occasion, les Anşars (auxiliaires indigènes) et les Mohadjirs (immigrés de La Mecque) se disputèrent l'annexion de Selmān à leur camp respectif, parce qu'il était fort et robuste.

Ce conflit a été solutionné avec désinvolture par le Prophète, à l'entière satisfaction des deux groupes. Muḥammed s'érige en un nouveau Salomon, mais plus sage et plus délicat à la fois. Loin de lui l'idée de laisser croire qu'il couperait en deux la personne qui faisait l'objet du grave litige; il déclare solennellement que Selmān fait partie de sa propre famille.

Est-il besoin de dire que cette diplomatie a produit un effet des plus heureux au delà des limites du désert? L'amour-propre de la fière Perse a été tellement flatté par cette marque de sollicitude, que cet empire s'est laissé conquérir moralement par l'Islām, longtemps avant de l'avoir été par les armes triomphantes d'Omar.

Du temps de ce khalife, les trésors affluaient de toutes parts vers Médine, capitale du nouvel empire.

Le Commandeur des Croyants peut ainsi assigner à Selmān, comme pension annuelle, l'énorme somme de 4000 dirhems (160 L. E. environ). Peu après, par une sage politique, le khalife confie à ce même persan le gouvernement de la plus belle province de la Perse islamisée, en portant ses émoluments à 5000 dirhems. Croiriez-vous que Selmān profitât d'une façon quelconque de l'une ou de l'autre rétribution? Pas le moins du monde. Toute la somme était consacrée à des œuvres charitables.

Mais comment faisait-il donc pour vivre? Il avait gagné un dirhem, un seul, je ne sais pas comment. Avec ce capital, il achetait des feuilles de palmiers dont il tressait, avec ses propres doigts, des plats et d'autres ustensiles de ménage. La vente de ces produits triplait son capital. Un dirhem devait servir à son entretien avec sa famille, le deuxième était réservé pour l'acquisition de nouvelles feuilles, et le troisième était dépensé en aumônes.

Lorsque son unique servante se rendait au marché pour faire les provisions, Selmān pétrissait la pâte lui-même, quand il en était besoin. Il répondit un jour à l'observation d'un sien ami, qu'il n'était pas juste de faire subir ce cumul à la pauvre enfant.

Son unique manteau ('Aba), en dehors de son service durant la journée, faisait un double office une fois la nuit venue. La moitié, étendue par terre, était employée comme matelas, tandis que le reste remplissait le rôle de couverture.

Dans ces conditions, il est à peine besoin de dire que ses ressortissants se méprenaient aisément sur sa qualité. Son humilité ainsi que ses loques le faisaient prendre quelquefois pour un vulgaire portefaix.

Un cavalier avait acheté du fourrage qu'il voulait faire colporter chez lui, lorsque sur le pont de la ville de Ctésiphon, il aperçoit le gouverneur de la province qui se rendait à une expédition militaire. Les oripeaux et la force musculaire de ce dernier attirent l'attention du cavalier. Il lui intime l'ordre de faire la besogne, et Selmân y accède de bonne grâce.

En cours de route, le peuple saluait le gouverneur, et le bonhomme, saisi de honte et d'effroi, se met en devoir de débiter force excuses. Mais Selmân tient à s'acquitter jusqu'au bout de sa mission, et fait au cavalier stupéfait la remarque suivante :

« En ce faisant, j'aurai trois mérites : d'abord, j'échappe à la tentation de l'orgueil; ensuite, je rends service à un membre de la collectivité musulmane; et enfin, je prévins un acte de tyrannie possible, car la corvée que tu m'as imposée, tu l'aurais certes fait subir à un autre, moins robuste que moi ».

C'est à Ctésiphon, capitale de son gouvernement, que, de l'avis unanime, Selmân a rendu le dernier soupir.

Est-ce en l'an 35 ou 36 de l'hégire (655-656 J.-C.), c'est là l'ultime répercussion des controverses occasionnées par la conversion de cet ancien esclave médinois d'origine persane.

* *

L'engouement des musulmans pour ce personnage en fait d'abord un des fondateurs du mysticisme soufite et théosophique. Il constitue, en effet, l'un des principaux anneaux de la chaîne mystique, dans divers ordres religieux. On lui assigne ensuite un rôle remarquable dans le développement de la chevalerie arabe. Il était naturel que les Persans dussent surrenchérir pour augmenter encore les mérites de leur compatriote. Il aurait été le barbier du Prophète, qualité que je n'ai trouvée dans aucun texte

arabe. Les Turcs, à leur tour, s'emparent de cette légende, pour faire de Selmān le patron de la très respectable corporation des barbiers⁽¹⁾.

Un revirement s'est produit dans quelques cercles nationalistes qui le considèrent aujourd'hui comme un traître à la Perse.

Naturellement, la vénération dont Selmān est l'objet chez les Sunnites est de beaucoup accrue chez les Persans, et, à leur suite, chez les autres Chiïtes; non seulement ces derniers lui attribuent une foule de traditions prophétiques en l'honneur de 'Ali et de sa famille, mais chez les sectes extrémistes, il est placé à la suite immédiate de 'Ali dans la série des émanations divines.

Les Nuṣayriya le placent comme troisième terme dans la trinité formée par les initiales mystiques de 'A ('Ali), M (Muḥammed), S (Selmān) dont il forme la « Porte ». Voici, du reste, leur profession de foi : « J'atteste qu'il n'y a point de Dieu que 'Ali (le lion) aux tempes chauves, corpulent; qu'il n'y a point d'autre voile (portière) que Muḥammed, le véridique, le sûr; et qu'il n'y a point d'autre route pour parvenir à lui que Selmān le fort, le vigoureux » :

عند التصيرية : على هو الرب ، محمد هو الحجاب ، سلمان هو الباب . وأشهد
بعض أكبر رؤسائهم وفضلائهم لنفسه في شهر سنة ٧٠٠ هـ فقال :
أشهد أن لا آله إلا حيدرة الانزع البطين
ولا حجاب عليه إلا محمد الصادق الأمين
ولا طريق إليه إلا سلمان ذو القوة المتين⁽²⁾

De leur côté, les Druses forgent un autre mérite à Selmān : ils en font un poète, d'un talent artistique fort médiocre. Deux vers lui sont attribués,

⁽¹⁾ Cf. G. LEVI DELLA VIDA et ses sources, in *Encyclopédie de l'Islam*.

⁽²⁾ Voir le *Fetwa d'Ibn Taymīh*, traduit par Stanislas Guyard (*Journal asiatique*, août-septembre 1871) et voir aussi le texte arabe (pages 209-216) du 4^e vol. des œuvres d'Ibn Taymīh, édit. du Caire, 1329 H. (1911 J.-C.). Voir enfin la *Réfutation des Nuṣayriah*, par le même (texte arabe édité au Caire en 1323 H.), p. 95.

avec tendance prophétique et apocalyptique. Voici ce que nous trouvons dans un document druse :

« Par la parole de Selmân Fârisî, sur qui soit le salut ! lequel s'est ainsi exprimé :

« L'Antéchrist de la résurrection sera borgne ; il viendra d'Alep dans le jour de la tribulation ; et tous les Roum⁽¹⁾ se rallieront à son parti, et c'est lui qui leur⁽²⁾ vaudra indubitablement la confusion et la guerre » :

ومن قول سلمان الفارسي عليه السلام حيث يقول شعر
فكان دجال القيامة اهورا قد مار في يوم الكريمة من حلب
والروم اجمع عونهُ وهو الذي لا شك موردها الهزيمة والحرب⁽³⁾

* *

Comme sa naissance et sa première jeunesse sont entourées de légendes, il était fatal qu'il en fût de même en ce qui concerne son âge et sa sépulture.

Il aurait été contemporain de Jésus-Christ ou, tout au moins, de l'un de ses premiers disciples (donc âgé de plus de 622 ans). Non, répondent d'autres biographes, puisqu'il n'a pas dépassé l'âge de 355, 350 ou 200 ans. Mais la majorité des auteurs affirment, avec une touchante conviction, que son âge exact, qui ne saurait soulever le moindre doute, était de 250 ans ! Ainsi, au moment où il avait été vendu comme esclave, à son arrivée en Arabie, il devait avoir au moins 220 ans ! Quel est le juif qui risquerait une part quelconque de sa fortune pour faire féconder ses dattiers et cultiver ses champs par un vieillard caduc, décrépît, plus que deux fois centenaire ? L'Islam aurait-il été à tel point jaloux de la Bible pour se créer, lui aussi, son Mathusalem ?

(1) Les Grecs du Bas-Empire et, par extension, tous les Européens.

(2) J'ai corrigé le texte de la traduction, où il faut lire *leur* à la place de *nous*.

(3) *Théologie des Druses*, texte arabe publié par le P. Hanania Meneir, trad. française par Henri Guys, Paris 1863, p. 66. قاعدة حياة الدرود نشرها بالعربي القس حنانيا منير
وترجمها للفرنساوي موسيو هنري جويس (طبع باريس) سنة ١٨٦٢ (صفحة ٦٦)

La date de sa mort provoque une autre controverse. D'aucuns disent que c'était sous le khalifat d'Omar, ce qui est une erreur. En vérité, il aurait fini par rendre le dernier soupir en l'an 35 de l'hégire, si ce n'est pas l'année suivante.

*
* *

La renommée de Selmān est due exclusivement au fait qu'il représente le prototype des Persans convertis. Et, comme tel, il est devenu le héros national de la Perse islamisée⁽¹⁾.

Aussi est-il naturel que deux villes de la Perse, Djavy جى (Djayan جيان) et Ramburmuz رامهرمز, se disputent la gloire de l'avoir vu naître, tandis que, d'autre part, une troisième ville, Ctésiphon, revendique l'honneur d'abriter sa sépulture.

Le dernier lieu de repos de Selmān devait-il échapper à la loi qui a régi toute la carrière de notre héros?

Certes non. Et là ne s'arrête pourtant pas le conflit sur sa sépulture.

Comme jusqu'ici les savants lui connaissaient trois tombeaux, je viens apporter à l'Institut des détails inédits sur un quatrième qui, je l'espère, clôturera la liste pour toujours.

Je m'empresse de dire que tous les quatre mausolées sont des centres de dévotion. J'ajoute, avant d'aller plus loin, que l'Égypte, dans sa sobriété, s'est contentée d'inventer à Selmān un fils dont les cendres reposent dans le village de Saft el-'Inab (Province de Béhéra).

1. — EN ÉGYPTE

(À SAFT EL-'INAB).

Sur un seul point, et pour une seule fois, les biographes ne sont pas en désaccord. Selmān n'a laissé à la postérité que trois filles. L'une a vécu en Perse, et précisément dans la ville d'Ispahan où elle aurait fait souche. Sa progéniture se prévalait de cette digne grand-mère jusqu'au milieu du VII^e siècle. Deux autres filles s'étaient installées sur les bords du Nil, et l'histoire n'ajoute aucun autre renseignement à leur égard.

⁽¹⁾ Cf. G. LEVI DELLA VIDA, *op. cit.*

Notre pays, d'autre part, ne pouvait échapper à la fascination provoquée par la carrière, mi-légitime mi-réelle, d'un personnage de l'envergure de Selmān le Persan.

On ne pouvait, cependant, lui créer, sur les bords du Nil, ni un berceau ni un tombeau. Aussi, pour satisfaire l'amour-propre national, la légende arrose-t-elle à l'Égypte un mérite qu'aucun autre pays ne saurait lui disputer.

On invente purement et simplement un fils au héros persano-arabe, et à ce fils on donne le nom de Sālim, pour ne pas trop s'écarter de la racine étymologique consacrée au père. A son tour, ce Sālim est érigé en héros que l'on fait reposer pour toujours sur le champ d'honneur où il a cueilli les palmes du martyre.

Ce n'était pas compliqué, comme on le voit! Or donc, la partie septentrionale de la province de Béhéra est choisie pour théâtre d'un événement légendaire, encore inédit, qui remonte à l'époque de l'épopée arabe.

L'armée musulmane poursuivait sa marche triomphale pour achever la conquête de l'Égypte par la prise d'Alexandrie. Malgré toute vraisemblance, et en dépit de l'histoire, on confie le commandement de cette expédition à Khalid ibn al-Walid, l'illustre héros de l'Islam.

Point n'est besoin de dire que ce guerrier n'est jamais venu en Égypte; mais il fallait attacher le prestige de son nom à la conquête de la capitale maritime du pays. Alexandrie n'est pas inférieure, ni en rang ni en prospérité, à la ville de Bahnasa, capitale de la Haute-Égypte, déjà conquise, d'après une autre légende, par ce même général!

L'armée d'invasion était campée à l'Ouest du Nil, entre les villes actuelles de Kafr el-Zayat et Itay el-Baroud. La légende pousse le scrupule jusqu'à nous fixer avec précision le village de Ṣaṣṭ el-'Inab, toujours florissant.

L'ennemi battait en retraite, et se trouvait enfin concentré dans le village de Ramsès, qui subsiste encore aujourd'hui.

La prudence la plus élémentaire dictait au général arabe de faire une reconnaissance, avant de s'ébranler vers le Nord. Six chevaliers des plus éprouvés sont choisis pour remplir cette mission périlleuse. Ce sont Soleimān fils de Marzoubān (un Persan), Amrou fils de Ṣaḥṣāḥ (de la tribu de Temīm), Abdoullah fils de Lahāb (de la tribu de Kelb), Wahb fils de Nazār (de la tribu de Djouhānah), et enfin 'Oqba fils de Lāḥiq.

Ce corps d'éclaireurs était placé sous les ordres de... de Sālim, qui n'est rien moins que le fils de Selmān le Persan!

Une collision sanglante est engagée avec l'armée ennemie sous les murs du village de Abrāk Ḥamām أبراك حمام. L'ennemi est naturellement mis en déroute, cependant que les six éclaireurs musulmans trouvent le martyr. Seul le chef, avec une jambe mutilée, tenait cependant bien sur son cheval.

Inquiet sur le sort des éclaireurs qui tardaient à rentrer au camp, le général envoie un renfort qui, à peine arrivé sur les lieux, voit choir le chef Sālim sur les cadavres de ses compagnons de gloire. Durant ce laps de temps, on avait achevé la conquête du village de Deir Chicht (Couvent de Chicht, aujourd'hui Chicht el-An'ām), et le général Khalid, informé de la mort du fils de Selmān, s'empresse de se rendre sur le lieu du sinistre.

A la tête de toute l'armée, il rend les derniers honneurs aux sept martyrs et les fait enterrer dans un caveau commun, au-dessus duquel il érige un mausolée unique pour consacrer leur mémoire et perpétuer le souvenir de leur héroïsme.

Et c'est depuis lors que le nom de «Sab'a» (sept) a été consacré à cette sépulture. Mais la populace ignorante a fini, avec les temps, par prétendre que ce nom était celui d'une sainte femme, qui repose sous le mausolée. Les gens du vulgaire invoquent Sitti Sab'a, comme on invoque au Caire Sitti Nafissa ou Sitti Zénab, Sitti Fatma, Sitti Roqaya, etc.

Erreur greffée sur une autre erreur, et qui cherche à la supplanter!

Est-il besoin de dire que les partisans de la première légende se considèrent comme plus éclairés et mieux renseignés? Aussi méprisent-ils ceux qui se sont permis de créer la seconde.

Toujours est-il que l'on peut visiter encore de nos jours à Ṣaṭṭ el-'Inab une mosquée en pleine prospérité, où l'on continue à rendre le culte.

Cette mosquée, ainsi que nous l'apprend une plaque commémorative, encore existante, a été restaurée au mois de Djoumada II de l'an 1095 H. (1684 J.-C.) par l'émir Mohammed Chalabī, vassal du célèbre émir Zoulfikar, commandant la caravane sacrée⁽¹⁾.

⁽¹⁾ Djabarti ne parle pas de ces deux personnages, antérieurs à l'année où il commence ses *Chroniques*.

Voici du reste le texte de cette inscription, que j'ai lu sur une pierre déplacée :

أنشأ هذا الجامع وأوقفه لله تعالى الجناب العالي الأمير محمد جلبي تابع ذو الفقار
بك أمير الحاج بناحية بركة الحمام وأنشأ مقام الأولياء أولاد تاج الدين والساقية
والحوض والسبيل والفراغ في جمادى الآخرة سنة ١٠٩٥

Cette inscription nous fournit deux renseignements précieux. D'abord, le nom actuel « Abrāk Ḥamām » ابراك حمام qui ne signifie rien, est une simple corruption du nom réel بركة الحمام « l'Étang aux pigeons ». Ensuite à cette époque, la légende n'existait pas. Elle ne serait donc âgée que de deux siècles, étant donné qu'en l'an 1095 H. (1684 J.-C.) la mosquée, d'après l'inscription, abritait la sépulture des Saints fils d'un Tādj ed-Din, sur lequel nous n'avons aucun renseignement.

Il faut ajouter, sur la foi des renseignements que j'ai recueillis sur place, que la mosquée et sa coupole ont été restaurées une seconde fois, depuis tantôt une cinquantaine d'années⁽¹⁾.

Les noms des sept martyrs éclairés, rapportés plus haut, sont inscrits sur l'étoffe couvrant le tombeau commun et tracés par une peinture grossière sur le pourtour de la chambre sépulcrale.

A la tête de la double liste, on lit le nom de Sālim, le prétendu fils de Selmān le Persan.

La population locale, cela va sans dire, surenchérit à l'égard des miracles, plus ou moins invraisemblables, de ces martyrs, et plus spécialement de leur chef Sālim.

Inutile de m'y arrêter.

2. — EN MÉSOPOTAMIE.

(A CTÉSIPHON).

Gouverneur de Madāin (Ctésiphon), Selmān y rendit le dernier soupir, ainsi que nous l'avons déjà rapporté. La première mention de son tombeau

⁽¹⁾ Les renseignements relatifs à toute la légende que nous racontons m'ont été donnés par des vieillards qui, disent-ils, ont contribué par le bras ou la bourse à cette seconde restauration.

est faite par un géographe arabe, Ya'kubi⁽¹⁾, dès le iv^e siècle de l'hégire. Près de vestiges de l'ancien palais (Iwan) des Kosroès, le Taq Kisra actuel, on admire le mausolée de Selmān Pak (*le pur*).

Visitée, en 1617, par le voyageur italien Pietro Della Valle, cette mosquée sépulcrale a été reconstruite par le Sultan Ottoman Murād VI (en 1033-1050 H. — 1623-40 J.-C.) et restaurée récemment en 1322 H. (1904 J.-C.). Elle est le but de nombreux pèlerinages, surtout de la part des Shī'ites, Persans ou autres, qui ne manquent pas de la visiter, au retour de leur pèlerinage à Kerbela.

3. — EN PERSE.

(À DJAY, DJAYYAN).

D'autres traditions localisent la tombe de Selmān dans cette ville d'Isphahan, où il aurait vu le jour. Deux siècles après, un second auteur arabe nous révèle en effet l'existence de cet autre mausolée de Selmān, qui était déjà vénéré au vi^e siècle de l'hégire. Yāqut nous rapporte qu'à la suite de la conquête d'Isphahan par les armes musulmanes, Selmān aurait regagné son village de Djayy (Djayyān) pour y construire une mosquée où, dit-il, se trouve son mausolée, rendez-vous de pèlerinage⁽²⁾.

4. — EN PALESTINE.

a) À JÉRUSALEM

La Terre Sainte ne pouvait, à son tour, ne pas revendiquer pour elle l'honneur de posséder les restes d'un personnage aussi vénéré. Sur le mont des Oliviers, à Jérusalem, un sanctuaire renfermerait la dépouille mortelle du saint héros! Je ne l'ai pas visité, et je trouve inutile de reproduire ici ce que l'on dit à ce sujet

b) À ASDOUD.

Je pousse plus au Sud dans la Palestine pour m'arrêter à l'antique Azoth des Phéniciens, l'archaïque Azothus des Grecs, la vieille Azot (Azod) de

⁽¹⁾ *Kitāb al Buldān*, p. 321. — ⁽²⁾ *Dict. géogr.*, t. II, p. 170.

la Bible française, l'Achdoud de la Bible arabe, l'Azdoud de notre Maqrisi, à la suite d'Ibn Khordaâdabah, directeur général des postes de l'Empire Abbasside, enfin à l'Asdoud actuelle. Depuis longtemps déchu de sa splendeur passée, elle reprend aujourd'hui conscience d'elle-même.

Ici une réflexion générale s'impose.

Partout où vous mettez le pied en Palestine, c'est un prophète, un patriarche, un saint, un martyr, que sais-je encore? Le même personnage (juif, chrétien ou musulman) est enterré à la fois dans plusieurs endroits plus ou moins éloignés l'un de l'autre.

Seule la ville d'Asdoud, malgré sa page brillante dans les annales de l'Histoire, était déshéritée de ce patrimoine.

Heureusement les circonstances politico-militaires viennent enfin mettre un terme à cette injustice du sort, pour ne pas dire à cette incurie de la population.

Les Croisés avaient été chassés de la Palestine, sauf d'une étroite bande sur le littoral, et notamment à Saint-Jean d'Acre ('Akka).

D'après les capitulations, les Francs pouvaient, en toute liberté, faire le pèlerinage au Saint Sépulcre, durant la Semaine Sainte.

Comme la ville de Jérusalem avait successivement passé des musulmans aux chrétiens et *vice-versa*, il était à craindre que des combattants francs, déguisés en pèlerins, pussent faire un coup de main et reprendre la ville par surprise.

Les sultans d'Égypte ne pouvaient pas violer la parole donnée et, par conséquent, il leur était impossible d'empêcher le pèlerinage des Francs qui, du reste, profitait au fisc et au commerce du pays.

Le sultan Bibars, pour obvier à ces inconvénients, avait été entraîné à ériger un système de fortifications solides sur tout le territoire de l'Empire égyptien jusqu'à l'autre rive de l'Euphrate, à l'actuelle Biredjik (Al Bira).

Il établit en même temps une série de fêtes musulmanes, pour tenir la population sur pied de guerre, juste durant tout le temps qu'absorbait le pèlerinage des Francs. En Égypte, en Palestine et en Syrie, on invente des sépultures pour des prophètes et des saints, réels, légendaires ou créés pour les besoins de la cause et que l'histoire n'a jamais connus. On construit partout des mausolées, on organise des foires, etc., etc. C'est ainsi

que l'on a inauguré, contre toute évidence, un tombeau pour Moïse, près de Jérusalem. Mais on avait besoin d'un prétexte à des démonstrations militaires, sous forme religieuse, coïncidant justement avec la Semaine Sainte. Cette fête de Moïse est suivie de celle du Prophète Saleh à Ramleh (la porte de Jérusalem), par une autre à Jaffa (le port de la Ville Sainte), et par d'autres fêtes encore qui se succèdent jusqu'à la limite méridionale de la Palestine, à Gazza, qui clôture la série par sa fête de Muntar (Belvédère).

C'est durant cette époque de Bibars que notre bonne ville d'Asdoud a pu prendre sa revanche et se créer un sanctuaire des plus respectables.

*
* *

Comme il m'a été donné de visiter ce sanctuaire, je ne pouvais pas ne pas faire une enquête et recueillir sur place des traditions aussi curieuses qu'ingénues.

Au sud de la ville, bien loin et en rase campagne, on attire votre attention sur le sanctuaire, érigé du temps de Bibars I^{er}, en l'an 675 H. (1276 J.-C.), pour abriter le tombeau de Selmān le Persan. Postérieurement, un autre monument funéraire y a été annexé pour la sépulture d'un santou égyptien, Ibrahim El-Matbouly.

La première mention de cet établissement pieux nous est donnée, deux siècles plus tard, par Ibn al-Djī'an, auteur de la relation du voyage du sultan d'Égypte Qaitbey. Ce haut fonctionnaire de la chancellerie du Caire nous apprend que le souverain a fait une visite aux tombeaux de Selmān et d'Ibrahim Matbouly⁽¹⁾, au cours de son passage par la ville d'Asdoud⁽¹⁾. C'était en 882 H. (1477 J.-C.). Aucun renseignement sur le monument, aucun détail sur la partie souterraine.

Faisons maintenant un second bond de quatre siècles pour voir ce que nous dit plus tard un érudit français, M. Guérin.

Le 18 mai 1863 (1280 H.), il visitait la ville d'Asdoud et lui consacrait

⁽¹⁾ Voir le texte arabe, lithographié par R. V. Lanzzone en 1878, et la traduction française de M^{me} Devonshire in *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie orientale du Caire*, t. XX (où il faut corriger *Metwally* en *Matbouli*).

une bonne monographie dans sa *Judée*. Voici ses paroles, en ce qui concerne notre sujet :

« Près de l'un de ces puits, s'élève une mosquée qui renferme sous deux petites coupoles les tombeaux de deux personnages dont la mémoire est révérée dans le pays ; l'un de ces santons s'appelle IBRAHIM EL MATBOULI, l'autre SOLIMÂN EL FÂRSÎ ».

(Il veut dire : *Selmân*)

C'est plutôt maigre, comme on le voit. Toutefois, l'archéologue français s'empresse de nous fournir un renseignement intéressant : *« Dans la cour qui précède la mosquée, dit-il, on remarque un sarcophage antique, long de deux mètres et large à proportion. La façade principale est ornée de guirlandes sculptées auxquelles pendent, à droite et à gauche, des grappes de raisin, emblème de la Terre Promise ».*

J'ajoute que ce sarcophage n'est plus aujourd'hui à la même place. Des archéologues, m'a-t-on dit, l'avaient fait sortir au dehors pour l'emporter ailleurs. Mais, par un revirement d'esprit national, la population entière s'était ameutée pour empêcher cet acte de spoliation.

Et c'est ainsi que la relique se trouve à l'heure actuelle près de la porte, à droite.

Entrons !

Dans la cour, on aperçoit à droite un olivier, un poivrier sauvage et un ricin tout près d'un réservoir adossé à un puits. Au milieu, se dresse un eucalyptus, tandis qu'à l'extrême gauche se balance un palmier, protégeant un pommier.

La bâtisse que l'on a en face est un portique surmonté d'une coupole. Trois pièces, dont la première à droite contient le mausolée du santon égyptien Ibrahim El-Matbouly⁽¹⁾, tandis que celle du milieu sert aujourd'hui de chambre de débarras. La troisième est destinée à loger le gardien ainsi que les fakirs en pérégrination.

Au milieu du portique, une plaque de marbre nous apprend que la mosquée, érigée en l'honneur de cet Égyptien, a été restaurée en 1275 H. (1858 J.-C.), sous le règne du Sultan ottoman Abd-ul-Madjid.

Passons outre.

⁽¹⁾ Il est réellement enterré à Asdoud. C'est une erreur populaire de croire qu'il est enterré au Caire qui, en réalité, ne possède pas autre chose qu'un cénotaphe.

Une autre porte, qui fait face à la porte principale, nous conduit à une seconde cour où, à droite, un vieux sycamore répand un ombrage tutélaire qui, en plein mois d'août, est particulièrement appréciable. Plus loin, toujours à droite, c'est encore un ricin près d'un second puits partagé entre la dite cour et un potager de 85 dounoums (une vingtaine de nos feddans). Entouré d'une haie de figues de barbarie, ce potager est limité à l'Ouest par les sables qui s'étendent jusqu'au littoral de la Méditerranée. Au Nord et au Sud, ce sont des propriétés rurales exploitées par la population agricole d'Asdoud. A l'Est, c'est la cour de la Mosquée de Selmān, à laquelle sont affectés en Wakf le puits et le potager, ainsi que nous l'apprendra bientôt une inscription commémorative.

Dans ce potager, on remarque une trentaine de granadiers, une vingtaine de mûriers, une dizaine de figuiers, autant de palmiers, six sycomores séculaires, deux citronniers et deux palmiers-doums. En tout, ces arbres occupent à peine l'espace d'un demi-feddan.

Les fruits des grenadiers, des sycomores et des palmiers-doum appartiennent à tout le monde. Passants et villageois sont parfaitement libres d'en cueillir autant qu'ils veulent, sans que le fermier s'y oppose le moins du monde.

Il n'en est pas de même des autres fruits ainsi que des légumes cultivés, tels que concombres, bamia, capcicum (poivre long), aubergines, etc.

Et la mosquée.

Une estrade carrée surmonte le sol d'un demi-mètre environ. Les deux côtés Nord et Ouest sont en arcade et, à leur jonction, le plafond est supporté par une colonne quelconque.

Dans le mur Sud de l'estrade, se trouve l'entrée de la mosquée proprement dite avec, à droite, une plaque de marbre de 9 lignes d'inscription en neskhi-mamlouk ordinaire, terminée par une date.

En voici le texte et la traduction :

- ١ بسم الله الرحمن الرحيم انما يُعْمَرُ مَسَاجِدُ
- ٢ اللهُ مِنْ آمِنٍ بِاللَّهِ وَالْيَوْمِ الْآخِرِ أَمْرٌ بِعِمَارَةِ
- ٣ هَذَا الْمَسْجِدِ الْمُبَارَكِ عَلَى هَذَا الْمَشْهَدِ الْمُبَارَكِ
- ٤ الْمَعْرُوفِ بِسَلْمَانَ الْفَارِسِيِّ الْعَبْدِ الْفَقِيرِ إِلَى رَبِّهِ

- ٥ الراجي عفوه بلبان بن عبد الله عتيق الأمير الكبير
 ٦ علم الدين سنجر التركستاني في أيام مولانا السلطان
 ٧ الأجل الملك الظاهر ركن الدنيا والدين بيبرس الصالحى
 ٨ نخلد الله ملكه ومن ذلك إنشاء البئر والأرض وقفاً له
 ٩ نفعه الله به وملعون من يغيره أو يبدله بتاريخ رجب سنة سبع وخمسين
 وستائة

«Au nom d'Allah, Clément et Miséricordieux. Seuls peuvent ériger des mosquées pour le culte d'Allah ceux-là qui croient en Allah et au jour dernier⁽¹⁾. A ordonné la construction de cette mosquée bénie, au-dessus de ce mausolée béni, connu sous le nom de Selmān el-Fārisī, le serviteur pauvre à la miséricorde de son Dieu et qui espère en son pardon, Balbān, fils d'Abdallah, affranchi du grand émir 'Alam el-Din Sangar el-Turkestani, sous le règne de notre illustre roi Zāhir, pilier de la religion et du monde, Bibars el-Şāliḥī. Puisse Allah perpétuer son règne! Y compris l'érection en wakf du puits et du domaine rural pour assurer les services de la dite mosquée. Puisse Allah agréer cette œuvre pour le plus grand profit du fondateur! Maudit soit quiconque y apporterait un changement ou une altération!

Date : Redjeb 657 »

(soit : 1259 J.-C.)

Deux mots s'imposent pour identifier le fondateur ainsi que le maître qui lui a accordé la liberté.

Les enfants trouvés, comme les personnes, esclaves ou libres, dont on ignore le nom du père, sont tous considérés fils d'Abdallah. C'est une touchante façon de perpétuer le nom du père du Prophète, en plaçant sous son patronage tous les déshérités du sort. Donc :

I. Sandjar, acheté dans le Turkestan, son pays natal, est, dès sa tendre enfance, amené en Égypte, où il devient fils d'Abdallah. Il reçoit, comme tous les mamlouks, une éducation soignée. Dans la suite, il fait partie du

⁽¹⁾ Coran, IX, 17.

corps de la garde royale. Il finit par devenir un des plus puissants personnages de l'Empire égyptien, sous le règne de Bibars. Il était l'objet de l'estime universelle, et il se distinguait surtout par l'élégance dans tout ce qu'il portait et tout ce qui le portait ⁽¹⁾, sans parler de sa bravoure et de son intrépidité à toute épreuve ⁽²⁾. Il est mort en 667 H. (1268 J.-C.).

II. Il en est de même de son mamelouk circassien, Balbān. Comme tous ses congénères, il devient au Caire le fils d'Abdallah, et continue à porter le nom du trafiquant qui l'a importé sur les bords du Nil, Zein El-Dīn Ṣāliḥ. Élevé de grade en grade, il parvient à la dignité d'Émir, et devient le leader de la milice des mamelouks baḥrites, à l'époque où ces derniers s'emparaient du trône d'Égypte. A l'avènement de Bibars, il est jeté en prison, mais relâché ensuite, il bénéficie de la grâce souveraine. Bibars lui confie le gouvernement de Damas où il continue à exercer l'autorité jusqu'à sa mort en 677 H. (1278 J.-C.).

Il s'est toujours distingué par ses hautes qualités ⁽³⁾.

J'ai tout lieu de croire que le fondateur du mausolée de Selmān est le même qui a construit un réservoir à Salkhad, dans le Hauran, ainsi que l'atteste une inscription sur trois pierres, signalée par MM. Dussaud et Macler ⁽⁴⁾.

En voici le texte, ainsi que la traduction et les observations dues à la plume de ces deux orientalistes :

بِسْمِ اللَّهِ الرَّحْمَنِ الرَّحِيمِ أَنْشَأَ ⁽⁵⁾ هَذَا الْمَطْرَحَ [المبارك في أيام مولانا السلطان الملك
الظاهر ركن الدنيا والدين بيبرس الصالحى بنظر الأمير سيف الدين بلبان الافرم
الظاهرى بتاريخ شهر رمضان سنة ٦٦٨

« Au nom d'Allah, Clément et Miséricordieux, a été commencé ⁽⁶⁾ cet étang béni sous le règne de notre maître le Sultan Al-Malik ath-Thâhir Rokn ad-Dou-

⁽¹⁾ L'auteur arabe fait allusion à ses habits et à ses chevaux.

⁽²⁾ et ⁽³⁾ Voir, *sub voce*, Chazarāt al Zahab, de Muḥebbi, manuscrit à la Bibliothèque Royale égyptienne.

⁽⁴⁾ Voir *Mission dans les régions désertiques de la Syrie moyenne*, Paris 1903, p. 332.

⁽⁵⁾ الصواب : أنشئ (بصيغة المبني للمجهول)

⁽⁶⁾ On a voulu écrire : construit.

nya wd-din Baibars, par les soins de l'émir Saif ed-din Balbân Al Afram ath-Thahiri, dans le mois de Ramadan de l'année 668.

« Ramadan 668 H. — avril-mai 1270 J.-C. ».

Les deux érudits français terminent par la conclusion suivante :

« L'inscription est peut-être complète, et le nom de l'émir serait : Saif ad-din Balban al Afram ath-Thâhiri ».

De mon côté, si j'applaudis à cette réserve, dictée par la probité scientifique, je dois m'empresseur de dire qu'elle est infondée. Il est certain que la lacune marquée par des points de suspension, dans la lecture des pierres trouvées, représente la partie gravée sur une quatrième pierre intermédiaire, perdue ou égarée. Car le personnage dont le surnom, Al Afram, commence la dernière ligne reproduite, est sans conteste un autre.

Al Afram était le lieutenant général de l'Empire égyptien sous Bibars. Quant à notre Balbân, il était gouverneur de Damas, et comme tel, il exerçait son autorité sur la Syrie méridionale qui, alors comme depuis et jusqu'à la grande guerre mondiale de 1914, comprenait la Palestine et la Transjordanie. C'est donc dans sa circonscription que cet affranchi a fondé à la mémoire d'un autre affranchi la mosquée de Selmân, à Asdoud, tandis que dans le Hauran il exécutait, d'autre part, un travail d'utilité publique, par ordre de son souverain et sur les instructions d'Al Afram, lieutenant général de l'Empire.

*
* *

Entrons dans la mosquée.

C'est une bâtisse carrée, modeste à tous les points de vue, surmontée par un dôme qui repose directement sur les quatre murs. Pas de colonnes, point de piliers; les inscriptions de toutes sortes ainsi que la décoration artistique y font défaut. La niche du *mihrad* a le même caractère de nudité et sobriété.

La prière solennelle du vendredi n'y peut avoir lieu, et, pour cette raison, ce prieuré n'est pas et ne saurait point être pourvu d'un *minbar* (chaire-tribune).

L'intérêt capital, tout l'intérêt faut-il dire, réside dans la partie souterraine du monument.

A gauche, une large ouverture béante invite le visiteur à s'y engouffrer, à la suite d'une méchante lanterne à pétrole.

On plonge jusqu'à mi-corps, avant de pouvoir mettre le pied sur le premier degré.

On descend ensuite trois degrés, de hauteur normale et égale, pour s'engager dans un couloir incliné qui s'élargit peu à peu et finit, après 15 mètres environ, à une salle carrée. Là, on aperçoit trois niches à droite, et autant à gauche, tandis qu'on a devant soi un *mihrab* final.

Depuis la descente jusqu'au *mihrab*, toute la crypte est taillée dans le roc. L'humidité qui suinte de la pierre se fait sentir à chaque pas. Dans le plafond, on aperçoit trois trous ronds, sans issue, destinés, paraît-il, à servir d'abris à des lanternes inexistantes. Sur la base de la niche du *mihrab*, repose un bloc de granit noir, que l'on appelle « Pierre de la Transpiration ». Nous saurons bientôt la raison de cette étrange appellation. Dans la partie supérieure de la dite niche, on remarque des entailles qui représentent, plus ou moins vaguement, les formes d'un pied de chameau, celui d'un taureau et enfin celui d'un cerf.

J'ai oublié de demander ce que ce triple emblème pouvait signifier aux yeux et dans l'esprit de la population.

Les six niches, creusées à droite et à gauche, sont évidemment des tombeaux antiques. Ils sont aujourd'hui totalement vides, sauf un seul.

En effet, dans la niche du milieu à gauche on voit une pierre tumulaire de marbre sur laquelle reposent, l'un au-dessus de l'autre, deux blocs taillés comme ceux qui représentent le couvre-chef au-dessus des tombeaux musulmans.

C'est là que la légende locale place la sépulture de Selmān. Aucune inscription, arabe ou antique, ni sur la niche qui nous occupe, ni sur aucune autre partie de la crypte.

* *

Allez dire à la population de la Palestine méridionale que le digne compagnon du Prophète n'a jamais été dans cette contrée, ni de son vivant ni après son trépas, et l'on vous regardera avec pitié.

C'est en vain que j'ai essayé de rétablir la vérité *vraisemblable*, à savoir

que, gouverneur de Ctésiphon, mort à Ctésiphon, il est plus que probable que Selmān repose dans le tombeau que l'on visite toujours à Ctésiphon, en Mésopotamie.

— Que nenni, me répond-t-on, de toute part.

J'ai appelé à mon secours l'autre vérité *probable*, relative à la sépulture dans la ville natale de Selmān, à Djay (Djayyān) en Perse.

— Peuh! c'est encore une fable inventée à plaisir, me réplique-t-on dédaigneusement.

Confondu par cette double dénégation, je demande humblement le mot de l'énigme.

Avec une touchante sollicitude, les vieillards les plus respectables de la ville d'Asdoud veulent bien m'éclairer sur la vérité *vraie*, la vérité *tout court*.

« Selmān Fārisī (*le Persan*) était un valeureux fāris (*chevalier*). Seul, après la mort du Prophète, il guerroyait partout contre les infidèles pour le triomphe de la vraie foi en Allah, unique, n'étant pas procréé et n'ayant pas engendré.

« Enfin, accablé par l'âge et écrasé par le nombre des ennemis, il fut obligé, un jour, de battre en retraite. Mais la multitude le poursuivit avec un acharnement tel qu'il se trouva acculé juste à l'endroit où son cadavre git à l'heure actuelle.

« Par un effet de sa grâce divine, Allah ne voulut pas livrer aux infidèles le corps de ce noble champion de la vraie foi.

« Alors, un nouveau miracle s'accomplit dans le pays des miracles. Le roc se fendit, pour se refermer sur le digne combattant. Comme il transpirait, par suite de la fatigue qu'il avait éprouvée durant la retraite, quelques gouttes de sa sueur trempèrent le bloc granitique sur lequel il s'était assis pour se reposer. Et le bloc conserve toujours, et jusqu'ici, et jusqu'à la consommation des siècles, la sueur intarissable du martyr.

« C'est, me dit-on enfin, un témoignage irréfutable fourni aux pauvres incrédules, par la pierre qui porte justement le nom de « Pierre de la Transpiration ».

AHMED ZĒKI PACHA.